

Bulletin de l'Institut

pour

l'étude de l'Europe sud-orientale

Publication mensuelle

dirigée par

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÂRVAN

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an, 6 fr., un n-o 50 ct. — Étranger : un an, 7 fr., un n-o 60 ct.

Dépôt à la Librairie C. Sfetea, Bucarest

S'adresser pour la rédaction à

N. Iorga, Vălenii-de-Munte (Roumanie)

COMMISSION HISTORIQUE DE LA ROUMANIE

Chronique de l'expédition des Turcs en Morée

1715

Attribuée à Constantin Dioikètès et publiée par N. Iorga.
Bucarest 1913.

A LA LIBRAIRIE C. SFETEA, BUCAREST

Studii și Documente

Tomes XX et XXIII

Documents étrangers des archives de Königsberg, Danzig, Lemberg, München, Dresde, etc., concernant les pays roumains, publiés sous les auspices du Ministère de l'Instruction.

Prix : 15 fr.

par N. IORGA

Buletinul Institutului

pentru

studiul Europei sud-ostice

Publicație lunară

condusă de

N. IORGA, G. MURGOCI, V. PÎRVAN

PREȚUL ABONAMENTULUI :

Un an, 6 lei, un n-r 50 b. — Străinătate: un an, 7 lei, un n-r 60 c.

Deposit la Librăria C. Sfetea, București

Pentru redacție a se adresa

D-lui N. Iorga, Vălenii-de-Munte

COMISIA ISTORICĂ A ROMÂNIEI

Cronica expediției Turcilor în Morea

1715

Atribuită lui Constantin Diichiti și publicată de N. Iorga.

București 1913.

Studii și Documente

Vol. XX și XXIII, Documente străine.

Vol. XXI și XXII, Documente interne.

Un volum: 15 lei.

de N. IORGA.

BULLETIN DE L'INSTITUT

POUR

L'ÉTUDE DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

Veress: Acta et epistolae. — Greceanu: Généalogies roumaines. — Fondation Carnegie: Rapport. — Iorga: Deux conférences. — Müller: Repser Stuhl. — Lambros: Île de Ianina, Île de Saséno, Chrysobulles byzantins, Nicolas Pétrokokkinos. — Ortiz, Relations italo-roumaines.

André Veress, *Acta et epistolae relationes Transylvaniae Hungariae que spectantia cum Moldavia et Valachia*, I (1468—1500), Budapest 1914.

Depuis longtemps, M. André Veress, dont nous avons analysé récemment deux autres recueils de documents concernant la Transylvanie, dont il est originaire, s'était proposé de publier les pièces inédites qu'il avait rassemblées un peu partout, de Simancas à Bártfa en Hongrie, sur les relations de cette principauté avec les pays voisins de la Moldavie et de la Valachie.

Il a jugé cependant qu'il faut comprendre dans ce nouveau recueil aussi certains documents déjà publiés par d'autres savants, et cela sans même pouvoir les compulsier, souvent, sur les originaux. En outre, il commet la grave erreur de commencer seulement par l'année 1467, au cours de laquelle Matthias Corvin, roi de Hongrie, partit, à la suite des troubles de Transylvanie, contre le prince moldave Étienne-le-Grand et fut complètement défait, au mois de décembre, dans le combat de Baia (pourquoi reproduire à la p. 5 la note „patriotique“ de Jean Szász, qui conteste cette victoire, reconnue par presque toutes les sources?). De nombreux actes relatifs à ces relations pouvaient précéder ceux qui commencent le volume: nous rappellerons seulement la défaite du roi Charles-Robert à Posada, celle des Transylvains de Louis-le-Grand par le prince valaque Vlaïcu, les rapports de Sigismond avec Mircea l'Ancien, Michel et Dan II, le rôle des successeurs de ces princes, surtout de Vlad l'Empaleur, pendant les troubles qui éclatèrent en Hongrie après la mort du roi Albert et, en ce qui concerne la Moldavie, les origines de la principauté, fondée, par des émigrés du Máramaros, l'expédition du même Sigismund contre le prince Étienne, les conflits entre lui

et Alexandre-le-Bon, l'influence de Jean Hunyady sous les successeurs de ce même Alexandre, les premiers rapports avec Étienne-le-Grand lui-même. Donc le plan de la publication est décidément défectueux, et on pouvait très bien renoncer à ces rééditions, coûteuses et presque inutiles.

Nous observerons aussi que la sujétion féodale des deux principautés, qui étaient bien des *regna*, et non des „voivodatus“, envers les rois de Hongrie était plutôt formelle, qu' elle a été, contrairement à l'opinion de M. Veress, sporadique et purement formelle, que les Grands-Voévodes „par la grâce de Dieu“ ne prêtèrent aucun serment, ne payèrent — dès 1330 pour la Valachie — aucun tribut et qu'ils ne fournissaient aucun contingent aux armées hongroises; ils administraient leur pays en vrais rois, responsables devant Dieu seul et les boyars révoltés, et, si les souverains voisins s'avisèrent d'élever des prétentions, ils ne quittaient que dans des conditions très peu glorieuses le territoire valaque ou moldave qu'ils avaient envahi. L'assertion de M. Veress que les princes étaient nommés et déposés selon le caprice des rois de Hongrie est absolument fautive : ils détrônèrent une ou deux fois des vaincus; pour le reste, ils abritaient et soutenaient contre un prince ennemi des concurrents, des prétendants au trône, qui s'imposaient d'une toute autre manière que par les prétendus décrets du suzerain. Il est absolument faux qu'ils reconnaissent, sauf pour quelque moment de suprême danger, que „leurs royaumes sont une partie intégrante de la Hongrie“ (M. Veress le dit et le souligne) et qu'ils sont „les tributaires des rois de Hongrie“ : il ne pourrait pas fournir un seul exemple. Du reste, il reconnaît, deux lignes plus loin, que les maîtres de la Transylvanie faisaient leur possible pour se gagner l'appui de ces Voévodes, auxquels ils cédaient en échange de larges territoires au-delà des Carpathes, où ils jouaient le rôle de protecteurs officiels en ce qui concerne l'organisation religieuse de leurs congénères roumains.

Tout aussi captieux est le principe adopté par M. Veress de ne pas admettre dans sa collection les actes qui concernent l'histoire des Roumains — il préfère écrire : „Valachorum“ — de Transylvanie. Et, s'il admet ceux qui regardent la noblesse et l'Église des Roumains soumis aux princes de Transylvanie et aux rois de Hongrie, il confesse que son intention est de prou-

ver — pour une époque où de pareils scrupules de tolérance nationale étaient tout aussi étrangers que les tendances de dénationalisation, puisqu'il n'était pas encore question de ces luttes nationales, — que les princes magyars „firent de grands efforts pour susciter et consolider la culture des Valaques“.

Venant maintenant à l'analyse de ces documents même, d'un très haut intérêt, nous signalerons d'abord ceux qui concernent le combat de Baia (1467): il est bien question dans des privilèges mêmes du roi de tuyards dont on vérifie la conduite; Nicolas Bánffy combat „pro salute personae et exercitus nostri“, ce qui ne signifie pas précisément un bulletin de victoire (p. 2, no. 2), et les condoléances du roi Georges de Bohême pour le „vulnus adversa facie illatum et exceptum“ sont instructives (p. 3, no. 3). Il est question aussi des sept blessures de Nicolas Csupor, Voévode de Transylvanie, dans un „conflictus“ que le roi hésite à qualifier de victoire (tous ces actes sont, du reste, déjà publiés). Quant à la lettre de Matthias adressée aux Polonais pour leur prouver la sujétion du prince de Moldavie elle est connue par une „copia simplex“ —, je n'hésiterais pas à la déclarer un faux intéressé (voy. par exemple des termes comme „reges pannonici“. etc.).

Suit une longue série de documents tirés des „Monumenta Hungariae Historica“ et concernant Étienne-le-Grand et ses luttes contre les Turcs. Certaines pièces se retrouvent aussi dans la troisième partie de nos études sur „Venise dans la Mer Noire“ („Annales de l'Académie Roumaine“, année 1914; il fallait indiquer : *Senato Secreta*).

La première pièce inédite, datée du 29 juin 1489, se trouve à la page 41. C'est un ordre du roi Matthias concernant la dépense de 500 ducats qu'il comptait faire pour le mariage du fils du Voévode de Moldavie. Il s'agit probablement du fils de Pierre Aaron, ancien prince du pays, qui passa bientôt du côté des Turcs. En 1492, confirmation de la part du roi Vladislav des possessions d'Étienne et de son fils Alexandre en Transylvanie (pp. 42-45, no. 39; cf. no. suivant); des prétentions sur ces biens de la part d'une dame hongroise (pp. 46-48, no. 41; cf. aussi les n-os suivants et aussi p. 58 et suiv.). En 1501 ambassade d'Émeric Czobor en Moldavie, pp. 57-58, no. 47; celle de François

Balassa en 1503, p. 70, no. 56. En 1503, exemption d'impôts pour les prêtres roumains du côté de Beiuș-Belényes (pp. 66-67, no. 54). M. Veress a retrouvé le sauf-conduit hongrois pour les ambassadeurs qu'Étienne envoya à Venise pour lui chercher un médecin (pp. 70-71, no. 57). Un de ses serviteurs est mentionné à la p. 75 (no. 62).

Après la mort de ce prince, on a un acte sur la querelle entre son fils Bogdan, soutenu aussi par les Szekler, et son voisin de Valachie, en 1504 (pp. 71-72, no. 58). Une lettre de Bogdan adressée au comte des Szekler pour un de ses sujets, marchand de bœufs, tué en voyage (1504), p. 73, no. 60. Il continue à avoir des procès pour ses possessions en Transylvanie (p. 73 et suiv., 81 et suiv., 87 et suiv., 104 et suiv., 107 et suiv., 113 et suiv., 120 et suiv.).

Une pièce d'une très grande importance, trouvée à Gran, dans les Archives du Chapitre, est le traité conclu par Alexandre, roi de Pologne, avec Isaac le Vestiaire, Ivanco le Pitar et Luc Dracea, envoyés de Bogdan, le 6 septembre 1505. Le prince de Moldavie „incorporera pour toujours“ son pays à la Pologne et sera créé „prince et conseiller“, ce dernier titre étant accordé aussi à ses boïars. „Sic et ex nunc et futuris perpetuis temporibus regnum Poloniae et terra Moldaviae sit unum corpus individuum, una gens, populus unanimesque, alias *sgodna*, fidelitas et voluntas una.“ S'il restitue aussi la Pocutie polonaise, on lui fera l'honneur de lui accorder la main de la „reginula“ Élisabeth, sœur du roi, qui consentira à devenir „domina terrae Moldaviae“. Des négociations pour le douaire de la future fiancée de Bogdan se poursuivaient au mois de mars de l'année suivante avec les mêmes envoyés, auxquels s'était réuni le Logothète Tăutul (p. 79). Bogdan devra accepter aussi un évêque catholique et ses prêtres (pp. 79-80; il faut lire : conversationes, et non : conversiones). En janvier 1509, le traité conclu par Bogdan avec le Voévode de Transylvanie (pp. 97—98, no. 73).

Sur la possession d'Algyógy (Stremț) par Radu, prince de Valachie, dès 1508, p. 85 et suiv. : son frère Vlad (Vlăduț) et sa fille Anca, „generosa puella“, seront copropriétaires; Algyógy fut repris par le roi dès 1510 (pp. 93, 100). On ne savait pas jusqu'ici que cette possession fut ensuite donnée, le 9 juin 1517, à Basarab-Neagoë, successeur de Radu, et à son fils Théodose (pp.

112-113, no. 86). En 1523, ce bien-fonds appartenait, par une nouvelle concession royale, à trois puissants boïars, Horvat, Logothète, Pîrvu, Ban et Vancea Vestiaire (p. 126 et suiv.), qui s'étaient enfuis devant l'invasion turque. Le successeur de Horvat fut le fils de sa femme, Giura le Pâharnic (p. 133, année 1525). Alexandre, fils de Horvat, tué „près de Severin“, obtint aussi la part de cette possession occupée entre temps par Vancea (pp. 134-135, no. 98). Sur les exilés moldaves Gabriel le Vestiaire et deux femmes qui passèrent par Bistritz de Transylvanie pour entrer en Pologne (1525), pp. 135-136, no. 99. Le Ban Pîrvu et le Vestiaire Neagoe eurent le château en 1526 (pp. 139-140, no. 101). Sur la cession d'Alvincz et Borberek (Vurper) à Radu de la Afumați, au mois de juin 1526, pp. 141-142 (no. 103). Son secrétaire, Jean Szálanczy, avait des biens du côté de Hunyad (pp. 143-144, no. 105). Un fils de Radu, tiré par Jérôme Laski de la Porte du Sultan en 1528, pp. 156-157, no. 117. On promettait Alvincz et Borberek en 1528 à Radu : Reicherstorffer les avait occupés (pp. 166-167, no. 123). On savait déjà par la publication de M. Schuller que ces châteaux furent repris après la mort de Radu. Reicherstorffer renouvela sa demande, et non sans succès (p. 184, no. 141).

Très intéressants les renseignements sur la maladie de la première femme de Radu de la Afumați, sur la victoire près de Brăila contre un prétendant venu de Moldavie avec 2.000 hommes et sur le prochain mariage avec Ruxanda, fille de Neagoe (1525), pp. 136-138, no. 100. Une lettre des ambassadeurs envoyés à Bogdan en 1509, Osvald Korláthkői et Barnabas de Bela, pp. 99-100, no. 75. Une lettre de Bogdan (1512), p. 105.

En 1509 un Majláth est traité de „boïar valaque“ de Comana (pp. 98-99, no. 74). Sur la mort de Mihnea le Mauvais à Hermannstadt, pp. 100-101, no. 77. Sur l'ambassade de Martin, envoyé au Sultan par le roi Vladislav, et recommandé au prince valaque Neagoe, pp. 105-106, no. 81. Mission d'Étienne de Thelegd en Moldavie (1514), pp. 106-107, no. 82. Une lettre du châtelain moldave de Csicsó, pp. 119-120, no. 88. Une autre datée „de Moldavie“ (pas de Baia), p. 124, no. 91. Sur les troubles de Valachie sous Radu de la Afumați, p. 125 et suiv. La lettre de Bocignoli (p. 129 et suiv.) se trouve en italien dans l'ouvrage de Del Chiaro (voy. plus haut, no. 9). Une lettre d'Étienne-le-

Jeune, prince de Moldavie, p. 140, no. 102. Une autre datée de Suceava, pp. 142-143, no. 104.

Les actes concernant Pierre Rareș sont très nombreux. Ferdinand I-er lui députe en février 1527 Laurent Misschillinger, et le roi lui parle d'un certain „comte Georges Zápolya“ qui serait mort avant lui comme prince de Moldavie (p. 145)! On a pour la première fois toute la série des lettres adressées par Ferdinand au prince moldave. En novembre, Pierre lui députe le Logothète Théodore, revenu de Constantinople avec des nouvelles (pp. 150—152, no. 113). Il déclarait à l'émissaire Klintschits *qu'il désire délivrer des Turcs aussi la „Valachie, la Serbie, la Bulgarie et la Bosnie“* (p. 154; autre lettre, pp. 157—158, no. 118). Peu de temps avant sa mort, le prince de Valachie Radu était exhorté par Ferdinand à se préparer pour une expédition contre les Turcs, qui avaient retenu ses envoyés aussi bien que les ambassadeurs du roi de Hongrie (p. 176 et suiv.).

On essaya de proposer la même action militaire à son successeur (p. 185, no. 142; p. 187 et suiv.). Mais ce dernier espérait aussi pouvoir obtenu une trêve par la médiation de Rareș (p. 178). Il était prêt à faire toutes les concessions possibles, jusqu'à payer un tribut de 80.000 ducats. On voit donc bien ce que signifiaient dans la réalité des choses ses grandes allures, sa prétention de traiter la Valachie, dont il implorait le concours, de „regni nostri Hungariae membrum“ (p. 177). L'historien ne peut pas se méprendre et considérer ces prétentions vides comme l'expression d'une réalité incontestable (il faut lire, à la p. 180: „ineundi inducias“, et non „iucundi indutias“). L'envoyé de Ferdinand donne une autre date pour la mort de Radu: le 2 au lieu du 4 janvier 1529 (p. 187, no. 146).

Sur les incursions de Rareș en Transylvanie, p. 186 et suiv. On craignait, en 1529, que les Szekler accepteront sa domination (p. 186, no. 144). De fait, ils se déclarèrent pour lui (p. 190, no. 149). Il ne fallait pas donner le fac-similé de la lettre du prince à la p. 195: c'est l'écriture d'un simple copiste; mais la lettre elle-même, une sommation faite aux habitants de Bistritz pour accepter ses officiers, destinés à défendre la ville en son nom, est inédite et d'un grand intérêt. La réponse digne d'Étienne Májlath à Rareș, qui lui avait fait savoir, avec sa rudesse coutumière, que „le roi Ferdinand s'en est allé au diable“,

p. 205, no. 163. Deux nouvelles lettres au prince de Moldavie (1531), adressées l'une à Nicolas Gerendi et à d'autres chefs de la noblesse transylvaine, l'autre à Ferdinand I-er, p. 223, no. 184; p. 228, no. 190. La description du combat d'Obertyn que M. Veress croit être inédite n'est, au contraire, que l'opuscule, bien connu, de l'évêque Jean Dantiscus, qui a été réédité entre autres par nous-mêmes dans les *Actes et fragments pour servir à l'histoire des Roumains*, I. p. 15 et suiv. L'édition de M. Veress contient malheureusement un grand nombre d'erreurs¹.

M. Veress a trouvé aussi une lettre de Christophe Szydlowiecki, concernant cette victoire des Polonais. Le „rapport imprimé“ dont parle la lettre du sénateur de Cracovie (p. 233, no. 193) est précisément celui de Dantiscus.

Une lettre inédite de Rareș (1532), p. 234, no. 194. M. Veress donne, pp. 235 – 236, d'après l'original, la lettre de Vlad, prince de Valachie, que nous avons publiée d'après une copie dans nos *Studii și documente*, III, pp. LXXIX – LXXX; mais nous croyons qu'il faut bien lire „Sarban Udvarnyk“, et non „udvornicis“ (l'autre boïar était le Logothète), de même: „Regiae Maiestatis“ et non simplement, „Regiae“, „temporis“ et non „ipsi“, „comitari“ et non „comitare“, „eos“ et non „ei“ (il y avait deux boïars; nous avons proposé aussi quelques leçons plus acceptables). Nous avons recommandé de lire, dans la date, „Bucuresti“, au lieu de „Turrest“ de la copie; comme l'original a: „Furesth“, il faut interpréter: Florești, résidence habituelle des princes valaques en été, et non „Furești“, qui est inexistant.

Pour l'histoire du blason en Valachie, le privilège accordé, le 20 janvier 1535, au prétendant Vlad Dracul de Sintești („Semtheesth“), village en Valachie, et à son frère Jean est d'une im-

¹ „Ex regno“ pour „et regno“, „quo innixus“ pour „qui innixus“, „posthabito“ pour „posthabitis“, „praedictis“ pour „praesidiis“, „permisit“ pour „praemisit“, „in eos“ pour „vivos“, „Turewski“ pour „Thworowski“, „tunc potiores partes“ pour „cum potiore parte“, „quidam“ pour „quidem“, „potuit“ pour „habuit“, „permisit“ pour „transmisit“, „in hiis“ pour „ex iis“, „et succurrendum“ pour „ad succurrendum“, „inserviarunt(?)“ pour „serviunt“, „commotis“ pour „commotus“, „sit“ pour „fit“, „quamque sicincti(?)“ pour „cumque sic cincti“, „ex ope“ pour „et ope“, „pro perfidia“, pour „de perfidia“, „interemionem“ pour „interneconem“, „prosequenti“ pour „prosequentes“, „et“ pour „a“, „quodam“ pour „quosdam“, „capellarii“ pour „cancellarii“, „hic“ pour „hinc“

portance extrême (pp. 248—249). Les „anciennes insignes de sa famille“ sont le bouclier rouge portant trois dents de loup et un cimenterre ensanglanté. Les biens lui sont accordés en Transylvanie (p. 250, no. 206). Pierre „Bogdan“ de la note 2, page 252, est Rareş lui-même avant son avènement.

Une ambassade d'Étienne Majláth à la Cour de Rareş (1535), p. 251, no. 208. Une lettre de lui (même année) au roi Ferdinand, lui demandant la Pocutie polonaise et la frontière du Dniester, lettre d'une haute importance, pp. 253—254, no. 210. Grégoire Rosemberger, le burgrave de Cotnarî bien connu, porte cette lettre (pp. 254—255, no. 211). *Zápolya lui avait cependant promis, en même temps, la Transylvanie: „Pollicetur ei Transylvaniam..., et Moldavus nihil in mundo plus desiderat quam Transsilvaniam“* (p. 255, no. 212). Une mission de la part de Ferdinand I-er (même année), *ibid.*, pp. 255—256, no. 213 (au lieu de „infortivum“ il faut lire „infortunium“): Rareş comptait envoyer 20.000 hommes à Csicsó et attaquer lui-même la ville de Kronstadt. On sait que le Moldave n'entreprit rien pendant cette année et celles qui suivirent jusqu'à l'invasion du Sultan Soliman, qui lui fit perdre le trône (on le prévoyait déjà en 1536; pp. 263—264, no. 219). Cependant il avait déjà soudoyé les Szekler, et, ayant occupé l'héritage de son père, Étienne-le-Grand, en Transylvanie, il aurait fait commettre des déprédations (p. 257, no. 214). M. Veress a découvert l'acte du serment, prêté, au même moment, par Radu Paisie, prince de Valachie, au roi Ferdinand: les formules humiliantes qu'il contient forment sans doute pour l'éditeur des preuves à l'appui de sa théorie concernant le caractère réel de la sujétion de la principauté valaque envers le royaume de Hongrie; mais il faut tenir compte que la rédaction de cet acte est due à la chancellerie hongroise et que Radu était contraint, par les circonstances où il se trouvait, à l'accepter (pp. 257—261, no. 215).

En 1536, Rareş refusait de donner aux Turcs, même en échange pour la garantie de la possession du territoire pocutien, 6.000 hommes pour attaquer la Moravie et la Silésie (pp. 264-265, no. 220). En échange, il promettait au roi de lui soumettre la Transylvanie, si seulement Hermannstadt résiste encore; il serait disposé même à attaquer les Turcs (*ibid.*). Sur la prise de Bálványos-Unguraş, possession transylvaine de Rareş, par Zápolya,

devenu l'adversaire de ce prince, p. 266. C'est pourquoi il voulait passer les montagnes et se venger. Zápolya lui aurait offert aussitôt une restitution (*ibid.*). Il croyait pouvoir s'avancer avec 40.000 soldats d'élite et les 25.000 de la Valachie jusqu'à Constantinople même (p. 267). Nouvelles plaintes contre la présence des Polonais en Pocutie (1537), pp. 270-271, no. 225 (autres lettres de Rareș, pp. 271-273, nos. 226, 228). Sur les projets du même sur Bistritz (deux lettres du prince sont intercalées dans le récit), p. 274 et suiv. (cf. pp. 280-281, no. 234; pp. 288-289, no. 249; à la p. 276 il faut lire : „cum *crimen* nullum haberet“ et non : „cum *crinem* nullum haberet“).

Sur la guerre de Rareș contre les Polonais en 1538 et l'attaque de Soliman contre lui, p. 281 et suiv. Une lettre de Rareș fuyard (1540), p. 300, no. 257, et deux autres de son successeur Étienne Lăcustă, qui réclame les possessions transylvaines des princes moldaves, pp. 300-302, nos. 258, 359 (cf. aussi p. 302, no. 260; pp. 304-305, no. 264).

M. Veress donne les filigranes des papiers employés pour les lettres des princes roumains; la description de leurs sceaux aurait été bien plus profitable.

Une table très soignée termine l'ouvrage (mais Issi-beg est Isa, et non Hassan). Borbois est Bărbos.

N. Iorga.

* * *

Ștefan D. Grecianu, *Genealoژیile documentate ale familiilor boierești*, tirage à part de la „Săptămîna politică și literară“, 1 volume et quelques fascicules, Bucarest, 1913-4.

Feu Ștefan D. Grecianu († ¹/₁₃ août 1908), riche propriétaire roumain, d'une famille apparentée aux anciens princes du pays (son aïeule, femme du boïar Preda de Greci—dont : Greceanu, est Florica, fille de Michel-le-Brave; 1593-601), s'occupa pendant toute sa vie, qui atteignit presque l'âge de quatre-vingt ans, de recueillir des documents concernant les grandes familles de l'ancienne principauté valaque surtout et de fixer leur descendance. Il refaisait et complétait sans cesse cette œuvre favorite qui était cependant depuis longtemps terminée dans ses lignes générales.

Son fils et héritier, M. Paul Grecianu, ne s'est pas décidé —

malheureusement à publier dans un plus bref délai toute cette compilation généalogique, d'une grande importance documentaire, qui formerait certainement au moins vingt gros volumes. Il commença à la publier par petits paquets dans le supplément de la revue, plutôt de contenu politique, qu'il éditait. Souvent l'appendice ne contenait que quatre pages : ceux qui ont eu la patience de faire collection ont dû être donc très rares. Il y a eu bien aussi un tirage à part dans un nombre vraisemblablement très restreint d'exemplaires : ils n'ont pas été distribués aux revues et aux critiques et nous doutons même s'ils ont été mis en vente (il nous a été impossible d'en voir un seul). Depuis quelques mois la revue a suspendu son apparition, et il n'est donc plus question de continuer la grande publication historique de Ștefan Grecianu. Ce n'a pas été sans doute faute de moyens.

Mais, si le fils de l'auteur aura été rebuté par le manque d'intérêt du public ou par des doutes sur la valeur de cette énorme compilation, si laborieuse, les pages qui suivent pourront servir, nous l'espérons, à lui faire changer d'opinion. Et puisque, décidément, il ne peut pas être question du défaut des moyens matériels pour continuer cette publication, peut-être nous sera-t-elle accordée.

Notre „Bulletin“ doit s'occuper plus largement de ce travail par ce fait surtout qu'une certaine partie des familles nobles de Valachie a des origines étrangères, grecques surtout, et que, comme les Principautés eurent pendant des siècles le rôle important de réunir dans leurs capitales, auprès du trône de leurs princes, les principaux représentants, dans l'ordre politique, social et culturel, de toutes les nations chrétiennes comprises dans l'Empire ottoman, les alliances des boyars avec des familles d'outre-Danube furent très fréquentes. Et il faut ajouter ensuite que des noms de Grecs et de Slaves se rencontrent souvent dans les actes nombreux qui servent à documenter cet ouvrage. On y trouvera aussi plusieurs chefs du clergé orthodoxe de Turquie, dont la biographie pourra être corrigée et complétée par ces renseignements.

Nous suivrons dans notre analyse l'ordre alphabétique adopté par l'auteur lui-même.

Aphendouli. Des notes, recueillies dans des sources imprimées,

sur ce „Clucer“ Afenduli (Aphendouli), qui écrivit l'histoire du séjour de Charles XII à Bender, publiée dernièrement par feu Papadopoulos-Kérameus dans le volume XIII de la collection Hurmuzaki: il remplit en 1698 une mission auprès du Pacha de Belgrade. Le capitaine de frontière Aphendouli (vers le milieu du XVIII^e siècle) n'a aucune relation avec cet écrivain. Aphendouli, δ' ἀφέντης, signifie „petit seigneur“ ou „Junker“.

Alexeni. Mention du document délivré par le prince Léon au monastère de Pogonianie, auquel il dédie le couvent du Ban Ghiorma (18 janvier 1631). L'année suivante (7 avril), le même confie aux moines grecs les boutiques qui entouraient l'église. Voy. le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II, p. 249. La seconde femme de Ghiorma, Neacşa, fit don d'un bien-fonds à Dosithée, le célèbre Patriarche de Jérusalem; sous le prince Antoine (1669-72) Dosithée vendit cette terre au Ban Georges Băleanu et à un autre boïar.

Argyropoulos (Arghiropol). La généalogie, qui s'occupe seulement des membres valaques de cette famille (un Argyropoulos, Postelnic, vivant à Constantinople, épousa, en Moldavie, la fille du prince Constantin Mourousi; M. Drăghici, *Istoria Moldovei*, II, p. 47. Son fils probablement fut l'officier russe Jean Argyropoulos, qui revint en Moldavie et épousa une Miclescu, propriétaire à Bogdana; le fils de Jean, Georges, est mon aïeul maternel), commence avec Georges (Yorgaki), Caïmacam de Craiova (de l'Olténie) en 1805, puis en 1813 et 1816, après avoir été lieutenant du prince Karadscha (Caragea). Cf. aussi nos *Actes et fragments*, II, pp. 487-491, 525 et note 3. Un Aléco (son fils?) épousa une Roumaine en 1818. Un troisième Argyropoulos fut aussi Caïmacam à Craiova: Luc ou Loukaki. Son fils Manuel occupa des fonctions en Valachie, où il mourut après 1851; il avait passé sa jeunesse à Constantinople. — Il faut ajouter le grand rôle que jouèrent dans cette ville avant la révolution grecque Jacques, Grand-Dragoman de la Porte, et son frère Jean. Le règlement de 1818 les écarta du nombre des prétendants aux trônes roumains contre le dédommagement d'une rente viagère. — Un vice-consul russe à Galatz, Argyropoulos, en 1821; nos *Actes et fragments*, II, p. 570.

Asan (Asanès), qui accompagna à Kutayeh la famille du prince

déposé et exécuté Constantin Brîncoveanu (p. 59) paraît avoir été aussi d'origine grecque.

Bădeni. Il faut mettre en relation le nom du boïar Balaur, mentionné en 1536 (*bălaur* en roumain = dragon, *Drache*) (p. 66) avec celui de Bălaur porté par un des membres de la dynastie du Tzar bulgare Alexandre, au XIV-e siècle.

Bălăcești. Mention d'un Tihul, en 1569. Ce nom doit être rapporté à celui de Constantin Tich, Tzar bulgare, du prince serbe Tichomir (Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 254) et du prince roumain Tihomir qui régna à Argeș au commencement du XIV-e siècle („Tocomerius“ pour les Hongrois).

On a, parmi les actes concernant la grande famille des Bălăceanu, comtes d'Empire, la donation, faite le 30 mai 1694, par le prince Brîncoveanu, des terres appartenant au colonel Constantin Bălăceanu, allié des Impériaux et prétendant au trône valaque, en faveur du monastère de St. Paul au Mont Athos. L'explication de cette mesure est particulièrement intéressante; elle se rapporte à la mission que le prince Șerban Cantacuzène, prédécesseur de Brîncoveanu, avait confiée au moine Ésaïe de St. Paul auprès du Tzar: „donc le père Ésaïe l'archimandrite, étant envoyé à Moscou, sous le règne de notre oncle Șerban Voévode, par le saint couvent de St. Paul l'Apôtre pour recueillir des aumônes, selon la coutume des moines de l'Athos de parcourir les pays chrétiens pour des aumônes, il revint, occasionnellement, par la Hongrie. Et l'Aga Constantin Bălăceanu, qui se trouvait aussi en Hongrie près de Heissler, qui était le général des Allemands, le dénonça comme ayant été un espion député par Notre Seigneurie à Moscou... Et, à cause de ces dénonciations, le père Ésaïe l'archimandrite eut beaucoup à souffrir et fut jeté en prison, et Heissler lui prit tout ce qu'il avait recueilli à Moscou, c'est-à-dire 800 ducats d'or, 23 saintes images, qu'il avait achetées 10 thalers la pièce, 3 saintes images d'un prix supérieur, 70 thalers la pièce, et 6 fourrures de loup blanches, et 8 fourrures de vair, et 6 de zibelines, en tout 230 thalers et 12 fourrures de zibelines, 35 thalers la pièce, et un paquet de zibelines, 270 thalers, et une croix d'argent ornée de pierres précieuses 30 thalers, et 60 knouts (*Karbatschen*; roum.: gîrbace) de Moscou et un sabre et deux pistolets et neuf chevaux, au prix de 308 thalers. Et il dépensa 250 thalers à Hermannstadt au cours de sa

détention, qui dura une année, et 150 autres à Vienne, jusqu'à ce qu'il arriva à se justifier, et il y dépensa aussi les 250 thalers qui lui furent donnés par l'Empereur allemand lors de sa délivrance après s'être justifié... Et, d'après la dénonciation de l'Aga Constantin Bălăceanu, il fut enfermé en Hongrie, d'une forteresse dans l'autre, et il dépensa beaucoup pendant cet emprisonnement de deux ans et demie jusqu'à ce qu'il fut envoyé à Vienne, à la présence de l'empereur allemand et, là-bas, ayant scruté ses actions et n'ayant rien trouvé contre lui, mais, au contraire, ayant reconnu sa conduite correcte, il fut délivré et revint dans notre pays“.

De fait, Ésaïe rapportait le traité du 28 décembre 1688 conclu avec les Tzars Ivan, Pierre et leur soeur Sophie contre les Turcs et Tatars, traité qui, reproduit dans les collections roumaines de Mitilineu et Sturdza (*Acte și documente*, I, pp. 12-14), a été récemment mis en lumière par M. Iovan Radonić, dans les „Annales de l'Académie Roumaine“, année 1914. Après son retour, ajoute le même document, une commission composée du Métropolitain de Valachie, Théodose, des évêques Hilarion et Métrophane et des boïars vérifia les assertions du plaignant et assigna au couvent de St. Paul les terres de Gircov, Băbiciu et Uluiți (pp. 122-123). L'occupation autrichienne en Olténie („Petite-Valachie“) restitua à la famille Bălăceanu celles de ces possessions qui se trouvaient entre les frontières de la province.

Smaranda, descendante de Constantin Bălăceanu, épousa le fils de Manó Apostolou, négociant grec établi à Bucarest, qui fut pendant longtemps le principal facteur de Brîncoveanu et eut des relations étroites avec le monde des affaires à Venise.

Un des Bălăceanu du XIX-e siècle, Georges, — officier russe, de même que son père, Constantin, — épousa Marie Rhizo Néroulos, fille du consul de Grèce à Bucarest (p. 179).

Băleanu. Reproduction, en traduction roumaine, d'un acte signé par Cyrille Lukaris comme Patriarche d'Alexandrie (5 mai 1620; pp. 277-278): il s'agit d'un témoignage relatif à un procès entre boïars valaques.

Balș. L'auteur a le bon sens de ne pas admettre la descendance des Balș moldaves ou même valaques de l'ancienne dynastie, cependant d'origine roumaine, des Balcha, seigneurs de la Zenta, que certain livre récent met encore en relation avec

les del Balzo napolitains et les de Baux de Provence. De fait Baloş, Balş, Balşe (Balşea) signifie Blaise, et le nom provient probablement de la forme hongroise Balász (la forme roumaine, d'origine slavo-byzantine, est Vlasie). Les renseignements de Greceanu sont du reste assez pauvres.

Bărcănescu. La 22 avril (1593-1601), Michel-le-Brave, prince de Valachie, accorde un diplôme „à ce Grec nommé Michel, du bourg de Tîrşor, pour être exempté du service militaire, car il est nécessaire pour notre service“ (II, p. 199. Cf. aussi le no. suivant).

Des marchands de miel pour Constantinople, vers 1600, *ibid.*, p. 203. „L'évêque Cyrille“, qui signe parmi les témoins d'un acte daté le 25 août 1615 (p. 209) doit être Cyrille d'Alexandrie, Lukaris, qui passa de longues années à la Cour valaque de Tîrgovişte.

La publication s'arrête à l'article Basarab. Donc les articles les plus importants pour l'histoire des peuples balcaniques (Cantacuzène, Ghica, Mavrocordat, Hypsilanti, Karadscha, Khandcherli, Mourousi, Soutzo) se trouvent dans la suite, qui — disons-le encore une fois avant de finir — ne doit pas rester inédite.

Il faudra joindre à l'ouvrage entier une table des noms, qui prendrait à elle seule les dimensions d'un nouveau volume.

Il faudra éviter aussi les fantes d'impression. De nombreux fac-similés accompagnent la partie imprimée.

N. Iorga.

* * *

Dotation Carnegie pour la paix internationale. Enquête dans les Balkans, rapport présenté aux directeurs de la dotation par les membres de la Commission d'enquête, Paris 1914.

Ce gros livre, critiqué, et non sans raison, sous beaucoup de rapports, est mis sous la signature responsable de M. d'Estournelles de Constant, qui connaît comme ancien diplomate la Serbie et certaines parties de l'Albanie (cependant il énumère pour faire valoir le „chaos inextricable“ des Balcans: Valaques et Roumains); ailleurs MM. Redlich, l'historien autrichien, et Milioukov, chef des „cadets“ de la Douma russe, y ont mis du leur.

Le but proposé est „de renseigner l'opinion publique et de faire bien comprendre tout ce qu'implique ou peut impliquer une guerre internationale conduite suivant les méthodes modernes“.

Comme on le voit, c'est assez vague. Aussi trouvera-t-on dans cette publication un assez grand nombre de choses disparates, mais néanmoins utiles à l'ethnographe et à l'historien. La première partie donne un bon résumé du passé de la Péninsule, et on saura gré aux auteurs de constater une fois de plus que les anciens Empires de concurrence fondés par des Bulgares et des Serbes qui ne ressemblaient pas précisément à ceux d'aujourd'hui n'avaient aucune signification nationale et ne faisaient aucun effort de dénationalisation, étant de simples contrefaçons barbares et passagères, au profit d'une nouvelle dynastie de la Rome orientale qui n'avait plus de latin que le nom et de grec que la langue de l'Église et de l'officialité. „L'état de torpeur nationale“, imposé par la conquête ottomane, est aussi, très justement, relevé. Il est cependant faux que les Turcs auraient dénationalisé sans le vouloir, en détruisant les classes dirigeantes (les chefs albanais gardaient comme Vizirs et Pachas, aussi bien que les barons, devenus begs de la Bosnie et l'Herzégovine, leur conscience de race). L'assimilation par les Grecs est, ainsi qu'il est constaté ici-même, tout à fait postérieure. Il ne faut pas dire que „les Serbes, puis les Roumains, soumis en dernier lieu par les Turcs“, commencèrent par „revendiquer leur autonomie“: cette autonomie les Roumains, Moldaves et Valaques, ne la perdirent pas un seul instant, et il leur était même permis de porter des guerres, entre eux aussi bien que contre leurs voisins. On a raison de signaler que, dès 1889, l'Autriche-Hongrie poussait la Serbie du côté du Vardar pour lui faire oublier autant que possible la Bosnie et l'Herzégovine. Le programme des Jeunes Turcs: „reconstruire la Turquie des khalifes et la transformer en un État moderne, en commençant par abolir complètement les droits et les privilèges des différents groupes ethniques“ (p. 16), est parfaitement caractérisé, et l'observation que les chefs du nouveau régime manquèrent aussi bien de patience que de discernement est bien à sa place. La nécessité d'une fédération balkanique et les causes qui l'empêchèrent sont dûment analysées sur les pages 21 et suiv., ainsi que la différence entre l'ancienne conception romantique et la nouvelle, qu'on pourrait appeler dynamique. Les lignes concernant les liaisons internationales de la Roumanie (pp. 22-23) ne me semblent pas cependant s'appuyer sur des renseignements précis: pour ma part, je ne con-

nais aucune communication authentique sur la convention entre l'Autriche-Hongrie et la Roumanie, non plus que sur les conditions d'un „rapprochement gréco-roumain“ de 1901, qui me paraît en soi-même assez douteux. Sur les origines du traité serbo-bulgare de 1912, on trouvera, au contraire, des notes intéressantes (p. 25). Les auteurs n'admettent aucune participation de la Russie à cette alliance, qu'elle aurait même essayé de rompre peu avant la guerre (p. 29). Il faut bien reconnaître que les accusations portées contre l'administration militaire des Grecs et des Serbes en Macédoine à l'égard de ceux des Slaves qui se disaient Bulgares sont fondées. Sur la méfiance des cercles dirigeants de Bulgarie contre les Macédoniens, p. 41. La demande par la Roumanie d'une nouvelle ligne de frontière avec la Bulgarie, proposant en échange une participation de son armée à la guerre contre la Turquie, peut être qualifiée de juste ou d'injuste, mais elle n'a nullement le caractère naïf qu'on lui attribue à la page 45 : la Turquie n'était pas définitivement vaincue à la fin de l'année 1912 et, en tout cas, tout en résistant énergiquement, en gagnant des victoires à Tschataldscha, elle ne consentait nullement à céder Andrinople ; fournir des secours à la Bulgarie contre la Serbie à cette date?, mais l'alliance balcanique déclarait devoir résister à toutes les épreuves ! Il est bien facile de glisser vers le style des pamphlets et de gagner même des succès d'hilarité, mais il ne faut pas alors parler au nom d'une commission impartiale et de la vérité scientifique. Les responsabilités pour l'attaque bulgare, ordonnée par le général Savov, retombe — on a raison de le dire — un peu sur tout le monde (pp. 51-52) : „l'auto-suggestion d'un peuple qui n'avait jamais éprouvé de revers et qui venait d'être enivré par des succès que tout le monde avait salués, à juste titre, comme des triomphes militaires“.

Suit l'exposition des cruautés commises et un essai d'en trouver les vrais motifs (p. 55 et suiv.). Il est question de la „suppression systématique des Musulmans“ (p. 58) : les Turcs de Stroumitza exécutés de sang-froid (par les Serbes et les Bulgares) d'après la réponse que leurs ennemis chrétiens de l'endroit donnaient à la demande : „Bon ou mauvais“ (pp. 58-59). La responsabilité de la plupart des meurtres et incendies est attribuée surtout aux *komitadschis*. Il y eut des soldats turcs cachés. A

Dédéagatsch ce fut „la lie des populations chrétiennes“ qui mit la main à cette œuvre atroce. Nous n'insisterons pas sur les nombreux incidents de barbarie constatés par les témoignages ou par des actes écrits. Ils constituent certainement une partie seulement d'un horrible dossier auquel la postérité ne touchera qu'avec un profond dégoût, en même temps qu'elle se sentira une répulsion tout aussi marquée envers la plupart des hautes faits de cette guerre, malheureusement européenne, qui multiplie avec une banalité écœurante ses méfaits et ses hécatombes.

N. Iorga.

* * *

Sp. Lambros, *Ἡ λίμνη τῶν Ἰωαννιῶν καὶ αἱ ἐπὶ τῆς νησίδος αὐτῆς μοναὶ* (dans l'„*Ἑλληνομνημόνων*“, XI, 1-2, 1914).

L'île du lac de Ianina, dont une partie des habitants sont des Maïnotes venus au commencement du XVII^e siècle (le dialecte de Chimara rappelle aussi celui du Magne), est le sujet de cette nouvelle série des *Ἑπερωτικὰ* de M. Sp. Lambros. Nous ne croyons pas que le couvent de la Vierge dit Dourachani ait quelque relation avec un Tourakhan turc et les renseignements sur le général ottoman de ce nom donnés par Hertzberg ne sont pas peut-être au-dessus de toute critique.

M. L. donne l'histoire des six monastères se trouvant sur cet flot. Une des églises présente sur ses murs les portraits des „sages de la Grèce“. On mentionne à cette occasion le cas de certains couvents de l'Athos. Nous ajouterons celui de „l'église aux Saints“ (*Biserica cu sfinți*) de Bucarest (XVIII^e siècle; on y voit aussi, à l'extérieur, les Sybilles).

La famille des Apsaras, qui bâtit le couvent de St. Jean Baptiste (p. 11) est connue aussi parce que la mère de Zotos Tsigaras, Grand-Spatar du prince de Moldavie Pierre le Boiteux (fin du XVI^e siècle), descendait de cette lignée.

M. L. donne aussi d'autres renseignements concernant l'Épire. Il décrit un ms. de Ianina, un Évangile du XVII^e siècle, ayant les titres et les initiales dorés ou même polychrômes et enrichi des portraits des quatre évangélistes. Trois vers contiennent le nom du calligraphe artistique: Mathieu de Pogoniane, en Épire, moine. Il est facile de découvrir celui qui donne ces seuls renseigne-

ments sur sa personne: il s'agit de Mathieu, Métropolitte de Myrrhe, qui se réfugia, dès la fin du XVI-e siècle, dans les pays du Danube, qui fut hégoumène du grand monastère princier de Dealu en Valachie sous le prince Radu Mihnea et qui laissa, outre certaines pièces en vers et une „Acolouthie“ de St. Grégoire le Dècapolite, une précieuse histoire versifiée de la principauté valaque pendant son séjour auprès des Voévodes (voy., entre autres, notre *Istoria literaturii romîne în scolul al XVIII-lea*, table alphabétique). On a de lui aussi d'autres mss., au Mont-Athos par exemple, et il fut même le fondateur d'une école de copistes grecs en Valachie.

On signale aussi la découverte d'un grand nombre de lettres, en partie grecques, d'Ali-Pacha de Tebelen. Une édition tant soit peu complète de la correspondance du Pacha serait, nous le croyons, un des devoirs des maîtres actuels de l'Épire. Ali-Pacha était, certainement, beaucoup moins „Turc“ qu'il ne le paraissait.

N. I.

* * *

N. Iorga, 1. *Venezia e la penisola dei Balvani*, 2. *Il problema balcanico e l'Italia, due conferenze all' „Ateneo Veneto“* (marzo 1914). Bucarest 1914.

Dans la première de ces conférences l'auteur démontre que Venise, représentante sous une nouvelle forme, — celle d'une ancienne ville byzantine devenue une puissante et riche cité libre — de l'ancien illyrisme qui dominait sur les deux rives de l'Adriatique, avait pour mission naturelle la création, sur ces bases ethnographiques et dans les limites d'une nécessité géographique très sensible, d'un *regnum Adriae*. La faiblesse des Byzantins comme facteur économique dans leur vaste Empire, les entreprises des croisés en Orient déterminèrent vers 1100 un nouveau courant, vers les contrées du Levant. Si la croisade de 1204 fut déviée pour mener à la conquête de Constantinople par les Latins, il y eut aussi déviation de la vraie politique des Vénitiens. Désormais ils seront engagés dans cette fausse voie, liés à l'existence, puis à la tradition de cet „Empire“ sans fondements et sans avenir. Au XV-e siècle, au lieu de soutenir les États chrétiens que menaçait la conquête turque, ils cherchèrent à supplanter dans la Péninsule balcanique — sur les traces des rois

angevins de Naples — Grecs et Slaves sans se douter qu'ils préparent ainsi leur propre ruine. Il s'agit à ce moment de faire reprendre par le royaume d'Italie, héritier de la République de S. Marc, les saines traditions sur le rivage de l'Adriatique. Au lieu de soutenir l'Autriche, héritière elle-même de la Hongrie des Arpadiens et de Louis-le-Grand, contre les États balcaniques, l'Italie devrait soutenir ces États, réconciliés par son influence, et surtout la Roumanie, contre les visées de conquête ou d'hégémonie des Habsbourg.

Dans la seconde conférence, l'étude des conditions politiques dans les Balkans dès l'invasion turque fait saisir ce fait capital: qu'aucun des États chrétiens actuels ne serait capable de se soustraire à l'influence décisive d'un passé commun qui dura, sous le nom de Rome, de Byzance, de Stamboul, pendant deux mille ans et qui céda aux mêmes influences occidentales. En sacrifiant des préjugés et des intérêts mêmes, il faut s'entendre, entre Roumains, Bulgares, Serbes et Grecs.

Mais, pour y arriver définitivement, il faut que chacune de ces nations ait le même avantage qu'ont aujourd'hui les Bulgares, de pouvoir mettre en lice toutes leurs forces. Or, comme des millions de Roumains et de Serbes vivent opprimés dans la monarchie autrichienne dominée par l'orgueil magyar, il faut une liquidation nationale de cette monarchie elle-même, après la grande liquidation ottomane.

L'Italie peut favoriser ce procès de transformation: elle imposerait ainsi sa primauté aux Balkans, où d'anciennes traditions l'appellent, en Dalmatie aussi bien qu'en Albanie. V.

* * *

Les Annales des Nationalités, I, III-ème année, nos. 3-5, Paris 1914 („numéros consacrés à l'étude de la nation roumaine“).

Ce n-o, consacré aux Roumains, contient un article de généralités signé par M. Ch. Seignobos, des contributions occasionnelles dues à des savants roumains, des pages plutôt littéraires de M. Ovide Densusiano sur la vie pastorale des Roumains. L'étude, très approfondie, de M. Marcel Montandon sur le grand poète contemporain Michel Eminescu (p. 172 et suiv.) mérite une attention particulière (il n'était pas cependant, certainement, „de vieille famille paysanne“). Il y a aussi de bonnes statistiques

sur la vie économique des Roumains vivant dans le royaume. L'esquisse de M. B. Stambler sur les Roumains de Macédoine est vraiment insuffisante, malgré l'érudition d'emprunt des notes. Malheureusement la publication fourmille de fautes d'impression, très fâcheuses pour le lecteur étranger. La bibliographie finale du numéro est bien maigre. D.

* * *

Dr. Heinrich Müller, *Zur Geschichte des Repser Stuhles: IX, Handel; X, Gewerbe; XI, Landwirtschaft* (dans l'„Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde“, Hermannstadt 1913).

A signaler parmi les notices documentaires fournies par M. H. Müller sur le commerce de la petite ville de Reps-Cohalm (Koháalom) en Transylvanie la „silberne Paar Köp“ donnée en 1614 au prince de Moldavie (p. 270). Les renseignements sur les métiers sont très riches et intéressants (des mesures contre les Bohémiens comme forgerons; pp. 303-304). Les confréries roumaines de Valachie se sont organisées pour la plupart d'après ces modèles. Des règlements somptuaires à partir de 1665, p. 417 et suiv. Une lettre du Khan Mourad-Guirai, en hongrois (1683), p. 446 note 3.

Des passages tirés des protocoles de la ville sur le passage des Tatars cette même année, p. 447 et suiv. Les protocoles contiennent aussi, en hongrois, la lettre de Jean Sobieski à sa femme, pp. 448-451. Des provisions données à Duca, prince de Moldavie, p. 451. I.

* * *

Sp. Lampros, *Ἡ νῆσος Σασών* (dans l' „*Ἑλληνομνημῶν*“, XI, 1-2).

L'île de Sason (Saséno) a dû être rétrocedée par le gouvernement grec à l'Albanie, selon le désir, énergiquement exprimé, de l'Italie. M. Sp. Lampros en donne une histoire dans le dernier numéro de sa revue. Elle est mentionnée en 1439 sous le nom de *Σασάινη*, dans une notice due au diacre Jean Eugénikos, mais les documents vénitiens et ragusans contiennent le nom de Sasno dès le XIV^e siècle. Il aurait fallu chercher des renseignements aussi dans le nouveau „*Codex diplomaticus Albaniae*“ de Jireček, Thallóczy et Sufflay. Tous les renseignements qui se trouvent dans les publications de documents du XV^e au XVII^e siècles

sont employés pour fixer les vicissitudes de cet écueil d'une grande importance militaire. Nous croyons pouvoir donner quelques informations nouvelles dans notre volume IV des „Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades“ (sous presse). Les renseignements pour l'époque la plus récente sont surtout très nombreux.

De pareils travaux préparent celui sur la géographie des Balcans, qui rendrait de grands services. N. I.

* * *

Ramiro Ortiz, *Primi contatti frà Italia e Rumania, appunti sulla lingua e letteratura italiana in Rumania nel secolo XVIII: Pietro Metastasio e i poeti Vacaresti* (extrait du „Giornale storico della letteratura italiana,,“, vol. LXIII et LXIV), Turin 1914.

M. Ramiro Ortiz est un historien littéraire de connaissances très étendues et d'une admirable patience à rechercher les emprunts littéraires, les contrefaçons ou même les influences les plus difficiles à découvrir. Grâce à cette étude, on saura désormais que Metastasio n'a pas été le seul inspirateur italien de Ienăchiță Văcărescu, que Grégoire Alexandrescu a refait en roumain une chanson du même par le moyen d'une traduction française, que la traduction faite par Beldiman de la „Clémence de Titus“ est très peu ressemblante à l'original, etc.

I.

CHRONIQUE d'ATHÈNES.

Le conservateur des manuscrits de la Bibliothèque Nationale d'Athènes, dr. Thémistocle Volidis, chargé de faire le tour de la Macédoine grecque pendant plusieurs mois, a soumis au Ministère de l'Instruction Publique son compte-rendu, d'après lequel il a pu trouver dans les églises, les écoles et chez les communautés, excepté le Mont Athos, près de 10.000 livres imprimés et près de 1000 manuscrits et documents historiques. On compte qu'après la fin de sa tournée, qui sera renouvelée, on pourra concentrer à la Bibliothèque Nationale presque 3.500 manuscrits. Elle possède déjà un nombre égal.

— La Chambre hellénique a voté une loi d'après laquelle on va constituer une fondation officielle sous le titre „Archives géné-

rales du Royaume" dans le double but de concentrer, d'une part, les documents datant de jusqu'à 50 ans en arrière et de surveiller les collections officielles possédant de tels documents. Il y aura outre le personnel nécessaire un directeur général, aidé par un comité spécial, composé de trois professeurs de la Faculté des lettres et de trois autres de la Faculté de droit, s'occupant d'études historiques. Il est sûr que la place du directeur sera donnée à M. Jean Vlachoïannis, qui a publié jusqu'ici d'importantes collections de documents et qui s'est occupé pendant des années entières à recueillir les documents épars, les sauvant de la destruction ou des dégâts.

La fondation des Archives sera très importante, vu que jusqu'ici, à cause de la domination turque, il n'y avait en Grèce que les Archives des Îles Ioniennes. A Athènes on n'avait encore que les collections de la Bibliothèque Nationale, celle de la Chambre et celle de la Société historique et ethnologique.

— La Grèce va fonder, d'après une loi nouvellement votée par la Chambre, un Musée byzantin à Athènes, où seront concentrés les monuments épars dans tout le royaume, excepté ceux de Salonique. La direction en sera confiée au professeur d'art byzantin à l'Université d'Athènes, M. Ad. Adamantiou. Il y aura aussi un comité sous la présidence honoraire du prince royal Nicolas et celle effective du professeur Sp. Lambros.

— D'après un projet de loi soumis à la Chambre, on formera en Grèce une collection de musique nationale, composée des cylindres phonographiques des chants, de photographies et de clichés cinématographiques des danses nationales et d'instruments de musique nationale encore en usage ou dont on se servait dans le passé. Une commission spéciale, présidée par le président de l'Association ethnographique, M. N. G. Politis, aura soin de cette collection.

— D'après une nouvelle réorganisation du service archéologique projetée en Grèce les places d'éphores des antiquités seront augmentées, à cause de l'agrandissement du pays, à dix-sept. Parmi eux il y aura deux éphores des antiquités chrétiennes et byzantines.

Athènes.

Sp. P. Lambros.